

Études littéraires africaines

Adaora Ulasi : deux univers parallèles et un dialogue de sourds

Françoise Ugochukwu



Number 48, 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1068441ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1068441ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ugochukwu, F. (2019). Adaora Ulasi : deux univers parallèles et un dialogue de sourds. *Études littéraires africaines*, (48), 177–191.
<https://doi.org/10.7202/1068441ar>

Article abstract

Ulasi's Many Thing You no Understand (1970), set in the 1930s, fills the chronological gap left by Achebe's trilogy and centres around a case of head-hunting following the local chief's death, with two British officers on the case, the younger one very concerned by the situation, the other one, with a longer experience of Nigeria, very reluctant to intervene in local affairs. The novel illustrates the lack of communication between two groups which hardly interact, opposing two very different ways of dealing with the locals. One interesting point highlighted in that novel is that knowing the other's language can change a situation – had the colonials understood the local language and way of life, the novel would have ended very differently.

ADAORA ULASI : DEUX UNIVERS PARALLÈLES ET UN DIALOGUE DE SOURDS

RÉSUMÉ

Le premier roman d'Adaora Ulasi, *Many Thing You no Understand* (1970), qui se situe dans les années 1930, porte l'éclairage sur les années délaissées par la trilogie d'Achebe. Le roman met en scène une sombre affaire de têtes coupées dans le contexte des funérailles d'un chef traditionnel, opposant le groupe des villageois aux deux agents de district britanniques en poste dans la région. Le récit illustre le thème central du roman, à savoir l'absence quasi-totale de communication entre deux mondes parallèles : celui des autochtones et celui des coloniaux qui tentent de gérer le pays *igbo* et font face à de multiples difficultés. Ulasi souligne ici l'importance cruciale de la connaissance des langues étrangères dans la résolution des conflits.

ABSTRACT

Ulasi's Many Thing You no Understand (1970), set in the 1930s, fills the chronological gap left by Achebe's trilogy and centres around a case of head-hunting following the local chief's death, with two British officers on the case, the younger one very concerned by the situation, the other one, with a longer experience of Nigeria, very reluctant to intervene in local affairs. The novel illustrates the lack of communication between two groups which hardly interact, opposing two very different ways of dealing with the locals. One interesting point highlighted in that novel is that knowing the other's language can change a situation – had the colonials understood the local language and way of life, the novel would have ended very differently.

Dès ses débuts, dans les années 1930, la littérature nigériane a entamé une réflexion sur les premiers contacts des autochtones avec les Britanniques et sur la communication interculturelle, par le biais de l'inclusion et de la présentation d'Européens dans les textes. Ce faisant, les auteurs ont pris en compte les différentes catégories d'étrangers en poste dans le pays : explorateurs, missionnaires, commerçants et administrateurs aux multiples objectifs au sein d'un

vaste territoire également caractérisé par une immense variété de cultures et de traditions.

Les premiers échanges entre coloniaux et autochtones

Dans *Tout s'effondre* (TE), premier roman d'Achebe¹, dont l'action est située dans les dernières années du dix-neuvième siècle, les missionnaires², premiers étrangers à s'installer à Onitsha vers la fin des années 1850, et les administrateurs imposent peu à peu leur présence et prennent en main la direction des affaires locales *igbo* au détriment des villageois. C'est depuis son exil qu'Okonkwo, le personnage central, entend d'abord parler de l'arrivée des Britanniques. La rumeur les décrit comme « étranges » (TE, p. 158), « fous » (TE, p. 160) même, probablement parce que les rapports concernant leur comportement indiquent que ces étrangers sont perçus comme à la fois imprévisibles et difficiles à comprendre. Comme le souligne Ayandele³,

[l]'intrusion de l'homme blanc dans la société nigériane au dix-neuvième siècle était une expérience nouvelle pour les gens qui vivaient loin de la côte. Surprises et abasourdis à la vue de gens d'une couleur différente de la leur, de nombreuses communautés nigérianes doutèrent tout d'abord de l'humanité du Blanc et se prirent d'une profonde méfiance vis-à-vis de lui. [...] À la fin du siècle, ces communautés avaient réalisé que ces gens à peau blanche, qui avaient d'abord suscité leur pitié et leur mépris, étaient des surhommes déterminés à régner sur eux⁴.

¹ ACHEBE (Chinua), *Things Fall Apart*, London : Heinemann, 1958, 158 p. ; ID., *Tout s'effondre : roman*. Traduit de l'anglais (Nigéria) par Pierre Girard. Arles : Actes Sud, coll. Lettres africaines, 2013, 230 p. (une première traduction, par Pierre Ligny, avait paru chez Présence africaine en 1972, sous le titre : *Le Monde s'effondre*).

² La Church Missionary Society (CMS) s'établit à Onitsha en 1857. Ces missionnaires évangéliques britanniques sont rejoints, en 1885, par des Français, les pères catholiques du Saint Esprit. Bien que la province du Bas-Niger ait été rattachée à l'Empire britannique le 5 juin 1885, sur place, la présence britannique ne devient effective qu'en 1891.

³ AYANDELE (Emmanuel Ayankanmi), « External relations with Europeans in the nineteenth century : explorers, missionaries and traders », in : IKIME (Obaro), ed., *Groundwork of Nigerian History* [1980]. Ibadan : Heinemann, 1999, VII-615 p. ; p. 367-389. Notre traduction pour tous les textes en anglais autres que ceux publiés en traduction française.

⁴ AYANDELE (Emmanuel Ayankanmi), « External relations with Europeans in the nineteenth century... », *art. cit.*, p. 368.

Certains de ces agents coloniaux semblent cependant plus libéraux que d'autres : celui d'Achebe demande par exemple à ses gardes « de traiter [les anciens] avec respect parce que c'étaient les chefs d'Umuofia » (*TE*, p. 210) ; mais il met plus tard ces mêmes anciens en prison pour avoir démoli l'église. Divisant pour mieux régner, le maître colonial provoque des dissensions au sein de la communauté africaine : « maintenant il a conquis nos frères et notre clan ne peut plus rien faire. Il a posé un couteau sur les choses qui nous tenaient ensemble et on s'est écroulés » (*TE*, p. 193)⁵.

Omenuko (1933), le premier roman *igbo*, œuvre de Pita Nwana, prend le relais du premier roman d'Achebe en termes de chronologie, puisqu'il se déroule de la fin du dix-neuvième siècle au retour du héros chez lui vers la fin du mois d'octobre 1918⁶. Le récit couvre deux générations, donnant une idée de la prise de possession progressive du pays *igbo* par les administrateurs coloniaux britanniques par le biais d'un système de gouvernement indirect aux mains de chefs à brevet (*warrant chiefs*) installés par eux⁷. Les coloniaux se montraient par ailleurs généralement prudents et respectueux des coutumes locales⁸. *Omenuko* et *Tout s'effondre* s'intéressent avant tout

⁵ Cf. KIRK-GREEN (Anthony), « The District Officer in the African Colonial Novel. Portrayals of the Colonial Service », *The Overseas Service Pensioners' Association (OSPA) Journal*, n°100-101, oct. 2010 et avr. 2011 : <https://www.britishempire.co.uk/article/districtofficerinnovel.htm> (consulté le 26-01-2019).

⁶ NWANA (Pita), (c.1881-5 septembre 1968), *Omenuko*. London, 1933, reimp. Lagos : Longmans, 1963, 94 p. (texte *igbo*) ; ID., *Omenuko ou le repentir d'un marchand d'esclaves*. Trad. de l'*igbo* par Françoise Ugochukwu. Paris : Karthala, coll. lettres du Sud, 2010, 138 p. Voir aussi : OSUAGWU B.I.N., NWANA E.C., *The Author of Omenuko / Omeokachie Omenuko (The story of the life of Pita Nwana, author of « Omenuko »)*. Trad. Frances W. Pritchett. Umuahia, Abia State, Nigeria : Ark Publishers, 1999. Version en ligne : http://www.columbia.edu/itc/mealac/pritchett/00fwp/igbo/omenuko/author01_05.html (consulté le 26-01-2019).

⁷ Pour asseoir son autorité, l'administration coloniale, n'ayant pas trouvé en pays *igbo* des chefs traditionnels aussi puissants que les émirs du nord, l'Oni d'Ife ou l'Oba de Bénin, et considérant que « les complexités du système traditionnel de démocratie locale n'étaient pas adaptées aux besoins d'un État bureaucratique moderne », avait décidé de créer des chefs sous ses ordres, ceux qu'on a appelés les « *warrant chiefs* », les chefs « à brevet ». Cf. UGOCHUKWU (Françoise), « *Omenuko* de Pita Nwana (*igbo*, 1933) : les avatars de Tortue », in : GARNIER (Xavier), RICARD (Alain), dir., *L'Effet roman : arrivée du roman dans les langues d'Afrique*. Paris : L'Harmattan / Université Paris 13, coll. Itinéraires et contacts de culture, n°38, 2006, 311 p. ; p. 91-111.

⁸ LUGARD (Frederick John Dealtry) (Lord -), *The Dual Mandate in British Tropical Africa*. Edinburgh ; London : William Blackwood & Sons, 1922, XXI-643 p. (en abrégé : *DM*) : « *The British Empire... has only one mission for liberty and self-development on no standardised lines, so that all may feel that their interests and religion are safe under the British flag. Such liberty and self-development can be best secured to the*

aux affaires courantes et évoquent des Britanniques puissants mais restant à l'écart de la vie locale, que des gens avisés comme Omenuko ne se privent pas de manipuler à leur avantage. Les romans suivants d'Achebe pénètrent peu à peu les cercles d'expatriés et décrivent des Européens habituellement envoyés par leur Église ou leur gouvernement et se soutenant l'un l'autre en dépit de tout ce qui les sépare (origine, nation, âge et éducation), espérant ainsi contribuer à faire de la Grande-Bretagne « le législateur, l'organisateur et l'ingénieur du monde »⁹.

À l'époque décrite dans *La Flèche de Dieu*, les années 1920, le nombre de Britanniques établis au Nigéria après avoir « répondu à l'appel » (AG, p. 32) pour représenter leur gouvernement a augmenté. Le Capitaine Winterbottom est un vétéran côtier (AG, p. 9), au Nigéria depuis quinze ans où il a acquis le titre de *Otiji Egbe*, « le casseur de fusils », après une expédition ayant mis fin à une guerre intestine. « Déterminé à faire son devoir », et fier des réussites de son pays, il lit l'ouvrage publié par l'agent de district natif de Liverpool Allen George : *La Pacification des tribus primitives du Bas-Niger*, déjà mentionné dans les dernières pages de *Tout s'effondre*, et l'offre à son nouvel adjoint Tony Clarke, diplômé de Cambridge et fils d'un employé de banque, venu remplacer un autre Britannique décédé de paludisme cérébral (AG, p. 31).

L'agent de district, un colonial sous observation

Les agents de district, sous la supervision de commissaires de district peu évoqués dans les romans, administrent la région dont ils sont responsables, rendent la justice, construisent les routes et

native population by leaving them free to manage their own affairs through their own rulers, proportionately to their degree of advancement, under the guidance of the British staff, and subject to the laws and policy of the administration ». <http://www.accessgambia.com/information/colonial-government.html> (consulté le 27-11-2019). Frederick John Dealtry Lugard (22 janvier 1858 – 11 avril 1945), officier britannique, administrateur colonial, gouverneur général du Nigeria (1914-1919), est aussi connu comme l'un des principaux théoriciens et praticiens du gouvernement indirect en matière coloniale.

⁹ ACHEBE (Ch.), *Arrow of God*. London : Heinemann, African Writers Series, n°16, 1964, 287 p. ; p. 33 (en abrégé : AG) ; ID., *La Flèche de Dieu*. Roman traduit de l'anglais par Irène Assiba d'Almeida et Olga Mahougbe Simpson. Paris : Présence africaine, 1978, 299 p. Achebe, fils d'un catéchiste anglican, a soigneusement choisi cette expression à connotation religieuse tirée de la Bible pour établir un parallèle entre ceux qui laissèrent tout pour suivre le Christ dans le champ missionnaire, et ceux qui, sans pourtant être missionnaires, abandonnèrent leurs familles et le confort de l'Angleterre pour s'en aller « civiliser » ce coin d'Afrique.

organisent le travail forcé avec l'aide de chefs à brevet comme Omenuko¹⁰. Lord Lugard a détaillé, dans ses mémoires, le rôle et les responsabilités de ces agents, à la fois administrateurs et magistrats, qui peuvent être amenés à s'occuper de tous les départements – postes, douane, police et génie –, en plus de la routine de leurs journées (*DM*, p. 132-135). Les romans nigériens comme les autobiographies de Kirk-Green (2010-2011, voir note 5) et d'autres colons britanniques reconstituant l'époque coloniale évoquent la coexistence précaire entre autochtones et Britanniques, et révèlent le fait que la communication entre ces deux groupes est jusqu'au bout restée un obstacle de taille dans l'administration du pays. L'ignorance de la langue locale semble avoir été pour beaucoup dans ce malaise. Certains coloniaux cependant ont réussi là où les autres ont échoué, témoin cette phrase du romancier Edgar Wallace dans *Sanders of the River* (1911), roman inspiré par la carrière de Lugard : « la familiarité de Sanders avec la langue locale était étroitement liée à sa mystérieuse connaissance intime des populations et des problèmes de sa région »¹¹.

Achebe avait déjà rapporté, dans ses romans, ce que les locaux, pour leur part, pensaient de ces étrangers qui « ne parlent même pas notre langue » (*TE*, p. 192) : les coloniaux se contentaient généralement de parler *pidgin* à leurs serviteurs. Lord Lugard avait pourtant insisté, dès les années 1920, sur l'importance d'acquérir la maîtrise de la langue des populations et de la parler :

Nul besoin de souligner qu'un agent qui ne connaît rien de la langue des autochtones est entièrement aux mains de son interprète, qui risque de déformer complètement ce qu'on lui a dit de traduire, soit parce qu'il maîtrise insuffisamment l'anglais ou parce qu'il est animé d'intentions criminelles et a menacé un autochtone ignorant de tromper l'agent de district sur son cas s'il refuse de lui donner un pot-de-vin. [...] Au contraire, l'agent qui connaît la langue ne manquera pas de s'intéresser aux gens et d'avoir de la sympathie à leur égard (*DM*, p. 133).

Le Malaise (*No Longer at Ease*, 1960), qui complète les deux romans précédents en termes de chronologie, couvre la période précédant

¹⁰ Cf. BRADLEY (Kenneth), *The Diary of a District Officer*. With a foreword by Lord Hailey. London : George G. Harrap for the The British Publishers Guild, Guild Books, n° 118, 1943, 192 p. ; réimp. Macmillan 1966.

¹¹ WALLACE (Edgar), *Sanders of the River*. London : Ward, Lock and Company, 1911, 304+16 pages ; e-book edition : Project Gutenberg Australia, 2016 : <http://gutenberg.net.au/ebooks08/0801131h.html> (consulté le 26-01-2019). Cette traduction, comme les suivantes, est le fait de l'auteur de cet article.

l'indépendance et apporte davantage de précisions concernant ces Britanniques qui, pour Achebe, « prétendent enseigner la vie aux autres nations » (*NLE*, p. 57)¹². William Green, administrateur colonial, représente, dans le roman, les coloniaux de ces années-là : arrivé au Nigéria plein de bonnes intentions, il s'est rapidement laissé égarer par ses préjugés et son ignorance de la culture, et finit par considérer les Africains comme inférieurs et corrompus. Les trois romans, reconnus par leur auteur lui-même en 1962 comme formant « un tout, une sorte de trilogie », à l'époque où il écrivait encore *La Flèche de Dieu*, amènent le lecteur à l'indépendance du Nigéria¹³.

Ulasi et l'observation de deux mondes en mal de communication

Le premier roman d'Adaora Ulasi, *Many Thing You no Understand* (*MTNU*, 1970)¹⁴, dont l'action se situe dans les années 1930, porte l'éclairage sur les années délaissées par la trilogie d'Achebe. Son auteure n'est pourtant que peu connue, ce que regrettait Okonjo-Ogunyemi pour qui « elle n'a jamais reçu l'attention critique qu'elle mérite ». Ce roman, né des souvenirs personnels d'Ulasi à l'époque où elle grandissait dans le Nigéria colonial, met en scène une sombre affaire de têtes coupées dans le contexte des funérailles¹⁵ d'un chef traditionnel, opposant le groupe des villageois aux deux agents de district britanniques en poste dans la région. Au moment où s'ouvre le récit, nous sommes en 1935, et le pays *igbo* est sous protectorat britannique. Le premier chapitre plante le décor dans le village

¹² ACHEBE (Ch.), *No longer at Ease*. London : Heinemann, 1960, 176 p. ; ID., *Le Malaise : roman*. Traduit de l'anglais par Jocelyn Robert Duclos. Paris : Présence africaine, 1974, 202 p.

¹³ LINDFORS (Bernth), ed, *Conversations with Chinua Achebe*. Jackson : University Press of Mississippi, 1997, 199 p. ; p. 7.

¹⁴ ULASI (Adaora), *Many Thing You no Understand*. London : Michael Joseph, 1970, p. 193.

¹⁵ Pour plus de détails sur la coutume des sacrifices humains liés aux guerres entre villes et aux funérailles de chefs locaux, voir : BASDEN (George Th.), *Niger Ibos* [1938]. London : F. Cass, 1966, XXXI-456 p. ; p. 292-295 ; LUGARD (*DM*, p. 75) et AFIGBO (Adiele), *Ropes of Sand : Studies in Igbo History and Culture*. Ibadan : Published for university press in association with Oxford University Press, 1981, XII-387 p., ill. ; p. 22. Le premier roman d'Achebe, lui, évoque les guerres entre villages et la pratique qui consiste à ramener les têtes de ses ennemis (*TE*, p. 21). Pour plus de détails sur le pays *igbo*, voir : UGOCHUKWU (Fr.), *Le Pays igbo du Nigeria*. Paris : L'Harmattan, 2010, 350 p.

d'Ukana, situé dans le département d'Udi ¹⁶ (État d'Enugu), et dont le tribunal, inauguré vingt ans plus tôt, est maintenant le cadre de l'interaction quotidienne entre l'agent colonial et les locaux venus demander justice. L'agent de district est Maurice Mason, un Anglais pragmatique et habitué de la gestion indirecte, qui gère le secteur depuis quinze ans et laisse plus ou moins les gens poursuivre leur existence sans interférence, limitant ses interventions au strict minimum ¹⁷. On rencontrera plus tard, au chapitre 13, un autre Britannique, médecin en poste à l'hôpital de la région depuis dix-sept ans. Suite au décès de son adjoint terrassé par le paludisme cérébral, Mason a accueilli six mois auparavant John MacIntosh, un grand jeune homme écossais de vingt-six ans à l'air zélé, dont c'est le premier poste ¹⁸.

L'auteure souligne dès l'abord la différence d'attitude entre les deux hommes concernant la conduite à tenir vis-à-vis des coutumes, au moment où on vient d'annoncer les funérailles du chef de village. Quand un villageois, Sylvester Ndu, rapporte le meurtre de son frère, décapité dans le cadre de la préparation des funérailles, le jeune adjoint, touché par la détresse de son visiteur et indigné par la brutalité du meurtre, décide de lancer une enquête en dépit des conseils de son aîné, mais en suivant ainsi les conseils de Lugard : assurer chacun « du droit de tout individu à faire appel de l'injustice » (*DM*, p. 135). L'attitude de l'Écossais va révéler le fossé entre locaux et coloniaux et précipiter l'action vers une catastrophe soigneusement évitée par son supérieur depuis des années. L'enquête, rendue difficile par son ignorance de la langue et de la culture et par le manque de coopération de ses subordonnés *igbo*, va rapidement provoquer la coalition des villageois contre les Britanniques et se solder par un échec cuisant, le rapporteur étant frappé de maladie mentale et les Britanniques éliminés, l'un assassiné, l'autre rapatrié.

¹⁶ L'année 1948 a vu la production du premier documentaire filmé à Udi, chef-lieu du département, par le Bureau des colonies britanniques. *Daybreak in Udi* (littéralement « l'aube à Udi »), film de 47 min. réalisé par Terry Bishop, relate la construction, par les villageois, d'une maternité communautaire.

¹⁷ Mason peut être considéré comme la parfaite illustration des conseils de Lugard concernant les agents de district : « l'influence d'un agent sur son district dépend naturellement de la mesure de confiance qu'il a acquise auprès des chefs et des populations, de son niveau de maîtrise de la langue et de son étude des coutumes locales. Il est donc important qu'il ne soit pas transféré dans une autre région [...] » (*DM*, p. 136).

¹⁸ Ulasi est l'écrivaine nigériane qui a, le mieux et le plus longuement, évoqué les agents coloniaux britanniques au Nigeria.

Ces premières pages éclairent aussi le thème central du roman : l'absence quasi-totale de communication entre deux mondes parallèles, ceux des autochtones et des coloniaux, ces derniers tentant de gérer le pays *igbo* face à de multiples difficultés¹⁹. La politique coloniale, représentée dans le roman par l'agent de district Maurice Mason, fait l'objet d'une conversation au cours de laquelle ce dernier tente de dissuader son adjoint d'intervenir, soulignant qu'ils sont « là pour administrer le territoire, et non pour changer leurs coutumes » (*MTNU*, p. 26). La communication entre les deux mondes, limitée aux échanges entre coloniaux et subordonnés, aux séances du tribunal coutumier et à la gestion indirecte des affaires de la région, reste très superficielle. Le problème apparaît d'abord linguistique, comme le démontre le compte rendu de la séance du tribunal coutumier (*MTNU*, p. 5-12). Les locaux communiquent entre eux en *igbo* (rendus dans le roman par le *pidgin*), et les coloniaux ne connaissent que l'anglais.

Le rôle ambigu des intermédiaires

Comme nous l'avons souligné ailleurs, « pour le bon fonctionnement de la démocratie *igbo*, les multiples groupes qui la constituent ont un besoin constant de communiquer mais répugnent [...] à le faire de manière directe : ils ont donc choisi toute une série d'intermédiaires susceptibles de faciliter cette communication »²⁰. Ce système vient doubler celui des coloniaux en les trompant sur la réalité des situations. Le jeune chef de village a été préparé à cette rencontre par son père : il a fait des études et comprend parfaitement l'anglais (*MTNU*, p. 114). Au cours d'une séance de tribunal au chapitre 12, il se sert ainsi d'interprète pour des motifs autres que linguistiques : pour maintenir une distance entre lui et les coloniaux. La fin du récit prouvera sa supériorité d'*Igbo* bilingue, confirmant en même temps l'observation de Lugard selon lequel « il est naturel de supposer que les tribus illettrées auront davantage confiance dans l'un des leurs par la race et la couleur, qui parle couramment leur langue, partage leur point de vue sur la vie, les comprend et sympathise avec leurs préjugés plus qu'aucun Européen » (*DM*, p. 88).

¹⁹ OFPRA – Office français de protection des réfugiés et apatrides, *Les Chefferies traditionnelles au Nigeria* :

https://www.ofpra.gouv.fr/sites/default/files/atoms/files/didr_note_nigeria_1es_chefferies_traditionnelles_ofpra_06.02.2015.pdf (consulté le 26-01-2019).

²⁰ UGOCHUKWU (Fr.), « Avis à qui de droit : l'adresse indirecte en pays *igbo* du Nigeria », *Cahiers de littérature orale*, n°70, 2011, p. 15-36.

L'époque coloniale a fait un abondant usage des intermédiaires. Le premier de ces personnages, présent dans la majorité des romans africains depuis *Une vie de boy* d'Oyono²¹, c'est le boy, serviteur masculin adulte chargé du ravitaillement au marché, de la cuisine, du ménage et plus généralement du bien-être et de la sécurité de son maître, personnage qui survivra à la colonisation comme le montre Adichie dans son second roman : *L'Autre Moitié du soleil*²². Dans le roman d'Ulasi, Ezekiel Oduchi, natif d'un village des environs, est au service de MacIntosh et se révélera être l'œil du village, planté là pour surveiller le nouveau colon. Outre son rôle de garçon de courses et de cuisinier, il endosse le rôle d'enseignant bénévole, tentant, pour montrer sa bonne volonté, d'apprendre quelques rudiments d'*igbo* à son maître, non sans difficultés :

Depuis qu'Ezekiel était au service de MacIntosh, il tentait de lui inculquer les noms des quatre jours de la semaine *igbo*, sans vrai succès. Quand MacIntosh tentait de prononcer ceux-ci, ou d'ailleurs n'importe quel autre mot, son accent écossais le gênait considérablement, donnant aux mots une tout autre signification. Ceci amusait beaucoup l'audience du tribunal coutumier et irritait son interprète qui avait non seulement le travail de traduire ce qu'il supposait être de l'anglais (prononcé avec un fort accent qu'il n'avait jamais entendu auparavant), mais devait aussi déchiffrer les tentatives de son maître pour partager des blagues truffées de mots *igbo* mal prononcés (*MTNU*, p. 20).

Le premier chapitre du roman est essentiel pour la compréhension du récit, présentant d'emblée deux mondes face à face, que tout oppose : l'un autochtone, l'autre envahisseur. Le premier communique dans une langue africaine pratiquant les sous-entendus, parle par intermédiaires et s'appuie sur des traditions séculaires dont l'autre ignore tout. Le second, en position de force et persuadé de son droit et de sa supériorité, converse dans une langue étrangère, s'appuie sur des coutumes aux antipodes de celles de l'autre et s'exprime à l'intérieur d'un cadre légal étranger lui aussi. La communication entre eux se fait donc dans un mélange de *broken English* et de pidgin nigérian aujourd'hui reconnu sous le nom de *Naija*²³.

²¹ OYONO (Ferdinand), *Une vie de boy*. Paris : Julliard, 1956, 183 p.

²² ADICHIE (Chimamanda Ngozi), *Half of a Yellow Sun*. London : Fourth Estate, 2006, 436 p. ; ID., *L'Autre Moitié du soleil* : roman. Traduit de l'anglais (Nigeria) par Mona de Pracontal [2008]. Paris : Gallimard, coll. Folio, n°5093, 2008, 663 p.

²³ L'expression *Broken English* évoque d'habitude un type d'anglais considéré comme mal parlé ou mal écrit. Une définition plus exacte désigne le *broken*

Du pidgin au *naija*

Lugard notait au début du siècle dernier que « le pidgin était déjà un moyen de communication, dont le développement serait encouragé par les progrès de l'éducation » (*DM*, p. 134), une remarque perspicace qu'on n'aurait pas attendue d'un colonial britannique chargé d'établir et de développer l'enseignement de l'anglais. On connaît bien aujourd'hui l'origine du pidgin nigérian, d'abord bricolé comme outil commercial de communication entre marchands portugais et autochtones du delta du Niger vers la fin du quinzième siècle, et peu à peu devenu *lingua franca* de tout le pays²⁴. Mebitaghan et Mokobia précisent que cette langue « n'est ni une forme dérivée de l'anglais [...] ni un dialecte de l'anglais ou d'autres langues nigérianes mais une entité linguistique différente qui est entièrement autonome » et ajoutent qu'« au niveau du vocabulaire, le pidgin nigérian possède non seulement des emprunts à l'anglais et aux langues locales, mais aussi des emprunts d'origine portugaise, espagnole et même française »²⁵. D'abord exclusivement oral, le pidgin nigérian a longtemps servi de moyen de communication dans deux circonstances particulières tenant à la géographie linguistique et aux relations de classe : dans les zones multi-ethniques comme les régions de Jos (État du Plateau) et de Warri (dans le delta du Niger) où le brassage linguistique était tel qu'aucune langue nigériane ne dominait, et dans les échanges entre maîtres et serviteurs, situation sociale héritée du colonialisme. Dans les deux cas, l'emploi du pidgin supposait une hésitation à manier l'anglais ou/et une volonté de communiquer hors des normes habituelles (anglais et/ou langues nigérianes vernaculaires). Cette longue gestation explique qu'il n'y ait eu ni convention orthographique fixe ni standardisation jusqu'à la

comme un anglais greffé sur la syntaxe de la langue du locuteur et affecté par l'ordre de ses mots, la structure de sa phrase et la présence ou l'absence d'articles dans cette langue africaine. Un *pidgin*, par contre, est, « un moyen de communication grammaticalement simplifié, développé au contact de deux ou plusieurs groupes ne partageant pas la même langue ; sa grammaire est simple et son vocabulaire intègre souvent des mots venus d'autres langues. Alors que le *broken* n'est pas reconnu comme une langue, le *pidgin / naija* possède une grammaire et un vocabulaire distincts.

²⁴ ESIZIMETOR (David Oshorenoya), « Historical Development of Naijá », in : *NAIJA Proceedings of the Conference on Nigerian Pidgin*. Nigeria : University of Ibadan, 8-9 July 2009 : <https://www.ifra-nigeria.org/publications/e-papers/conferences/18-naija-proceedings-of-the-conference-on-nigerian-pidgin> (consulté le 08-06-2018).

²⁵ MEBITAGHAN (Rita), MOKOBIA (Jiff), « Une étude de la traduction de l'anglais pidgin dans le roman nigérian », *Synergies Afrique Centrale et de l'Ouest*, n°4, 2011, p. 101-109 ; p. 102.

création de l'Académie de la langue *naija* (Naija Languej akademi, NLA) à Ibadan en 2009²⁶.

Le plus souvent confondu avec le *broken*, et considéré comme une langue bâtarde dont l'emploi était, pensait-on, forcément lié à un manque de maîtrise de l'anglais, le pidgin est longtemps resté interdit de séjour en éducation comme dans la littérature considérée comme méritant l'attention des universitaires. C'est sans aucun doute ce qui explique que

[l]e pidgin en tant que medium en littérature nigériane est largement caractéristique des années 1980. Avant 1980, les écrivains nigériens semblaient hésiter à l'employer, craignant sans doute d'être englobés dans le blâme affectant Tutuola pour son usage d'un mauvais anglais [...] Il semble que les écrivains nigériens soient à l'aise en anglais normatif et ne souhaitent pas tout chambouler. Ceci explique que ceux d'entre eux qui ont choisi d'écrire en pidgin l'aient fait à titre expérimental²⁷.

Si les ouvrages d'Ulasi ont été peu étudiés jusqu'ici, la langue qu'elle a utilisée a, par contre, logiquement attiré l'attention des linguistes nigériens, du fait qu'elle était la première romancière à écrire en *naija*. Ses pairs n'ont pas été tendres à son sujet, considérant qu'« expérimentant avec la langue, Ulasi emploie ce qu'elle appelle le pidgin (dans son œuvre, il apparaît comme un mélange maladroit de broken et de pidgin) dans les conversations entre les Britanniques et les Igbo, par exemple entre Mason, administrateur colonial, et le boy de son collègue »²⁸. Ulasi elle-même

admet qu'elle a anglicisé son pidgin pour permettre à ses lecteurs européens de saisir le dialogue. [...] Cependant, lorsqu'elle se sert aussi du pidgin pour remplacer l'igbo dans un dialogue entre locuteurs igbo, sa stratégie n'est pas logique. Ce manque de sens souligne l'absurdité de la situation des colonisés : la perte progressive de leur première langue et leur man-

²⁶ ATIVIE (C. Ailende), *Cultural influences as inputs of development of Nigerian Pidgin*, Communication, Society for Pidgin and Creole Linguistics Conference, « Traces of Contact ». Accra, 2-6 août 2011, 11 p. ; p. 2 : www.uni-giessen.de/faculties/f05/engl/ling/confs/spcl/.../ativie (consulté le 27-05-2018).

²⁷ NWACHUKWU-AGBADA (J.O.J.), « Nigerian written literature since 1914 – Part 2 », *Guardian newspaper*, 12 March 2017 : <https://guardian.ng/art/nigerian-written-literature-since-1914-part-2/> (consulté le 27-11-2019).

²⁸ OKONJO-OGUNYEMI (Chikwenye), *Africa Wo/Man Palava : The Nigerian Novel by Women*. Chicago ; London : University of Chicago Press, 1996, 353 p. ; p. 189.

que de maîtrise de la langue du colonisateur, signes de leur déracinement²⁹.

Achebe avait, certes, et dès 1958, choisi d'écrire en anglais, mais il avait émaillé ses textes de mots *igbo* pour replacer le récit dans sa culture. Le choix d'Ulasi, pour la mise par écrit de toutes les conversations *igbo* de ses personnages, d'un support nouveau et personnel résultant d'un bricolage de *broken* et de pidgin, peut donc être lu comme une traduction qui ne dit pas son nom et permet aux lecteurs non-igbophones de lire son roman³⁰. Une autre hypothèse a été émise : en usant d'un « mauvais » pidgin, Ulasi pourrait avoir cherché à accentuer la rupture de communication entre les protagonistes³¹.

Langue et culture : un double défi

Derrière la difficulté linguistique rencontrée par les Britanniques et mise en avant par Ulasi s'en profile une autre, plus importante encore : celle de la totale ignorance des cultures, bien démontrée dans le roman où chacun reste cantonné dans son univers, ne sachant, faute d'indices, comment appréhender celui de l'autre. On voit ainsi MacIntosh, mû par le souhait d'exprimer ses condoléances à l'annonce du décès du chef de village, proposer d'envoyer des fleurs à la famille, ce qui provoque la protestation du boy, si spontanée qu'il n'a pas le temps de réfléchir à ce qu'il dit : « non, maître, ils ont tout ce qu'il leur faut pour l'enterrement. Tout – les têtes, la nourriture et le vin de palme » (*MTNU*, p. 22). Questionné par MacIntosh choqué à la mention des têtes, Ezekiel prétend ensuite ne rien savoir de plus. Le sujet du roman – les sacrifices humains liés aux funérailles – peut être considéré comme extrême, mais il est bien choisi pour faire toucher du doigt l'opacité des cultures en

²⁹ OKONJO-OGUNYEMI (Ch.), *Africa Wo/Man...*, *op. cit.*, chapitre 4 : « Adaora Lily Ulasi : juju Fiction », p. 183-222.

³⁰ Cf. SÉVRY (Jean), « Du valet au boy, des littératures coloniales aux littératures africaines : la fabrication de clichés sociolinguistiques et leur traduction », *Palimpsestes*, n°13, 2001 p. 146 ; à propos du *pidgin* du *Mr. Johnson* de Cary : « L'authenticité de ce pidgin, langue de contact, a été souvent contestée. Il s'agit, en fait, d'un pidgin revu et corrigé. C'est que le destinataire de Cary n'est pas un lecteur africain. Son lectorat est constitué par des coloniaux et, pour l'essentiel, par des sujets britanniques. Or, dans cette communauté linguistique, il n'y a pas de pratique d'un parler noir. On ne trouve donc pas de langue d'accueil capable de réceptionner cette parole. On aura de ce fait recours, une fois de plus, à des versions édulcorées, proches du cliché, insérées dans une langue qui n'existe pas ».

³¹ OKONJO-OGUNYEMI (Ch.), *Africa Wo/Man Palava...*, *op. cit.*, p. 189, note 2.

conflit. Dans le roman, les locaux poursuivent leurs traditions sans tenir aucun compte de la présence des coloniaux, probablement parce que Mason les a toujours laissés vivre sans se mêler de leurs affaires. La façon dont se sont déroulées les décapitations : de nuit, et sous le couvert de l'obscurité, à l'avant-veille de l'enterrement, correspond aux coutumes. Tout aurait continué à se dérouler comme prévu si le frère d'une des victimes, bouleversé par le meurtre de son frère, n'avait pas tenté de changer la donne à son avantage en allant se plaindre auprès de MacIntosh (*MTNU*, p. 22-23).

Certains des Britanniques évoqués dans les romans d'Achebe précédents montraient pourtant un intérêt pour les cultures qu'ils étaient venus influencer, même si cet intérêt était avant tout dicté par le besoin de diriger au mieux. Le premier commissaire de district décrit par Achebe est un « étudiant curieux des mœurs primitives », qui se prépare à écrire un ouvrage sur la culture *igbo* : « Sur le chemin qui le ramenait au tribunal, il réfléchit à ce livre. Chaque jour lui apportait quelque élément nouveau à y mettre. L'histoire de cet homme qui s'était pendu [...] promettait d'être intéressante à lire. [...] Il avait déjà choisi un titre pour le livre, après y avoir beaucoup réfléchi : *La Pacification des tribus primitives du Bas-Niger* » (*TE*, p. 224-225).

Le roman d'Ulasi oppose deux façons de communiquer avec les locaux : MacIntosh, le jeune adjoint, partisan d'une morale rigide et imbu de sa supériorité de civilisé, est bien décidé à changer les mœurs des villageois ; l'agent de district Mason, lui, riche de quinze ans d'expérience en zone rurale et habitué au menu local – riz, sauce au piment et sauce aux graines de courge qui n'ont jamais affecté sa santé (*MTNU*, p. 163), préfère laisser les gens continuer à vivre en paix sans interférence, tout en les étudiant. La conversation entre Mason et MacIntosh est révélatrice : ce dernier tente d'expliquer à son adjoint la raison pour laquelle le boy refuse de donner des détails concernant les décapitations, et suggère que si Ezekiel, qui en sait évidemment davantage qu'il ne veut l'avouer, refuse de parler, c'est parce qu'il craint pour sa vie et celle de sa famille. Il continue :

– Je vous ai bien averti de ne pas vous mêler de leurs coutumes. Mais puisque vous dites que vous avez reçu une plainte, c'est différent.

– Mais sûrement, ce type de choses ne devrait pas arriver ?

– Tout à fait d'accord ! Je dis seulement qu'eux aussi trouveraient certaines de nos idées plutôt étranges. La pendaison par exemple.

- C'est très différent !
- C'est ce que nous pensons ! Mais essayez de leur expliquer ça. Ils ne pendent jamais aucun des leurs, mon garçon !
- Je ne peux pas l'expliquer. Je ne connais pas la langue.
- Vous y voilà ! Et eux ne parlent pas non plus la nôtre. Nous ne pouvons pas tenter de comprendre leurs coutumes (*MTNUM*, p. 37).

Un point intéressant mis en avant dans le roman est le fait que langue et culture sont inséparables, et que la connaissance de la langue de l'autre peut changer une situation ; mais le fait que Mason peut parler pidgin ne l'aide pas à comprendre l'*igbo*. Comme il le reconnaît, « cette énorme barrière de la langue ne facilite pas les choses » (*MTNU*, p. 89). L'homme dont le frère a été décapité dans le cadre de la préparation des funérailles du chef rapporte le cas à l'agent. Comme le notent ses compatriotes, « Sylvester parle la langue de l'adjoint de l'agent de district. L'assistant l'aime donc et croit tout ce qu'il lui dit. [...] "Si Sylvester ne parlait pas la langue de l'A.D.O., il ne serait pas allé lui faire de rapport, il serait venu nous voir, nous les anciens [...] Mais avec l'église et l'école, aujourd'hui, n'importe quel jeune qui parle la langue de l'A.D.O. peut aller le voir" » (*MTNU*, p. 117-118)³².

À l'orée du dernier chapitre, MacIntosh a été rapatrié, Sylvester est toujours aux mains du médecin traditionnel qui tente de le sortir de la maladie mentale, et tout semble être rentré dans l'ordre au village. Mason, qui a toujours été partisan de la non-ingérence, aurait logiquement dû décider d'enterrer l'affaire et de laisser la vie reprendre son cours. Mais il se trouve cette fois face à une situation différente : le rapatriement de son collègue signe la victoire des locaux sur le colonisateur, un fait inacceptable pouvant être perçu comme un défi à relever. C'est alors que le récit tourne brusquement au tragique : Mason, ne pouvant se résoudre à fermer les yeux sans venger son collègue, et déterminé à prouver aux villageois que la Grande-Bretagne détient le pouvoir, se lance à la poursuite des deux chasseurs de têtes après s'être acquis, croit-il, la collaboration de son chauffeur. Mal lui en prend ! Seul face à un village tout entier

³² « *Sylvester speak A.D.O. language. So A.D.O. like, and believe everything he say. [...] "If Sylvester no speak A.D.O. language he no for go to lodge complaint to A.D.O. ear, he for come to us elders [...] But with church and school now, any young man who speak A.D.O. language fit go to him [...]"* » (*MTNU*, p. 118).

décidé à lui donner une bonne leçon et à se débarrasser de lui, il est attiré dans un piège. Les derniers mots qu'il entendra seront : « Y a affaires tu peux pas djoo, tchè DO ! Je dis, tu n'as qu'à rester ici 100 ans, tu peux pas djoo ça ! ! » (MTNU, p. 188-190)³³.

Le roman d'Ulasi rappelle que, si les Blancs sont puissants, ils n'en restent pas moins humains, et la sorcellerie les affecte donc au même titre que les autres. Dans un entretien datant de 1969, Achebe, en réponse à une question concernant sa description des Européens en poste en pays *igbo*, résumait sa pensée et celle des autres écrivains concernant leurs maîtres coloniaux : « Je pense qu'ils étaient profondément ignorants. Et c'est vraiment mauvais, vous savez, quand vous tentez de civiliser les autres »³⁴.

■ Françoise UGOCHUKWU

³³ En *naija* : « many thing you no understand here, Mr D.O. [...] And I no think say you go fit understand them if you live here for one hundred year ! » (MTNU, p. 188-190). La traduction s'est ici inspirée du *nouchi* d'Abidjan.

³⁴ LINDFORS (B.), ed., *Conversations with Chinua Achebe*, op. cit., p. 30.